

Janette Bertrand

AVEC UN GRAND A ROMAN

ROMAN | 



Janette Bertrand

**AVEC
UN GRAND A
ROMAN**

ROMAN | **T**

Le moteur du petit tracteur à gazon envoie dans le corps de Simon des vibrations qui le font délicieusement bander. C'est un dimanche matin de début de juin, radieux.

Simon se demande s'il est le seul à qui la tondeuse fait de l'effet. Et puis il pense à tout ce qui lui fait de l'effet. Après deux minutes de rêveries inavouables, il secoue la tête. Il aime sa femme, Ariane. Il lui est fidèle, mais ça ne l'empêche pas de la tromper en pensée. Quel homme peut jurer sur la tête de sa mère qu'il n'a jamais trompé en pensée la femme qu'il aime ? Simon est un champion rêveur érotique : en rêve, rien ne lui résiste ni personne, mais en ce moment il préfère jouir de sa demi-érection et garder ses fantasmes pour cet après-midi, seize heures, quand il devra avoir recours à eux pour faire l'amour à sa femme. Après plus de quinze ans de nuits communes, si tu n'as pas de fantasmes... D'ailleurs, où commencent-ils et où s'arrêtent-ils ? Y en a-t-il des bons et des mauvais ? Lui a-t-il trouvé une bonne recette pour éloigner ce qu'il appelle ses démons imaginaires :

faire une liste de ce que tu as pour te faire accepter ce que tu n'as pas.

Il a toujours voulu avoir une maison immense avec piscine, pelouse et garage double comme celle où il a toujours vécu. C'est fait, il habite depuis peu la maison familiale transformée en résidence intergénérationnelle, ses parents étant parqués dans le garage double.

Il voulait une femme et des enfants. C'est fait. Lui qui a aimé vivre dans une famille traditionnelle, il en a une à lui maintenant. Une famille parfaite dont il est très fier. Une réussite.

Quinze ans, de nos jours, avec la même femme, c'est un record!

Pendant qu'il occupe son dimanche matin à quelques travaux virils, Ariane prépare les repas de la semaine. Elle n'est pas aussi bonne cuisinière que sa belle-mère, mais c'est mission impossible; aucune femme ne peut faire la cuisine aussi bien que la mère d'un conjoint.

Il pense à ses deux enfants qui font leurs devoirs sur la table de la salle à manger, là où lui-même peinait sur les siens. Il pense à son père qui écoute la radio dans son appartement. Il est heureux dans cette continuité. C'est rassurant, la continuité, surtout quand on n'a pas le caractère à prendre des décisions rapidement. Vraiment, il ne manque qu'un chien à cette image de carte postale de leur bonheur conjugal, mais Ariane est allergique aux poils.

Mis à part le chien, je suis un homme comblé. J'ai tout pour être heureux et même plus, et si la tendance se maintient... comme dirait l'autre.

Quant à son commerce, tout va numéro un. C'est un magasin d'articles de sport en banlieue, mais Simon a des projets d'agrandissement qu'il réalisera quand son père... n'y sera plus. Pour devenir aussi puissant et aussi riche que ceux qui possèdent les grandes surfaces

dédiées au sport. Il y a bien quelques nuages dans ce ciel bleu. Son père, Clément, souffre d'une maladie de la cornée et perd progressivement la vue. Il a dû cesser de tenir les rênes de son magasin et les a confiés à son fils unique. Le champ était libre et Simon n'avait qu'à continuer. Pas de décisions cruciales à prendre sur son avenir, la voie était toute tracée, il n'avait qu'à la suivre. C'est un magasin prospère, un des derniers magasins indépendants de sport qui sera à lui quand... Simon se projette dans son avenir comme un plongeur émérite saute de la plateforme de dix mètres. Tête première ! Bien sûr, il est encore plus ou moins sous la tutelle de son père, mais celui-ci aura bientôt soixante-huit ans, alors un jour...

Simon est heureux, il a la vie devant lui et il la connaît. Il va vieillir avec sa femme, les enfants vont partir de la maison, vont se marier, faire des enfants qui reprendront le magasin à leur tour. Il se voit grand-père, à la retraite visitant les terrains de golf du monde avec son petit-fils comme caddy. Il se voit mort, en cendres dans son urne. Ses amis et connaissances vantent ses belles qualités de bon mari et de bon père, d'honnête commerçant, de maire de la municipalité...

Connaître son avenir le rassure. Un peu plus, il aurait hâte d'être mort.

Simon n'est pas un intellectuel, loin de là, mais il lui arrive la nuit quand il fait de l'insomnie, et c'est fréquent depuis quelque temps, que des questions qu'il ne se pose pas le jour l'assaillent. *Je suis qui ?* Il jongle avec cette question sans trouver de réponses précises, mais quand il se demande : *Qu'est-ce que je veux ?* La réponse sort comme une balle de fusil.

Je veux être heureux. J'ai tout pour l'être. Mais est-ce que je suis vraiment heureux ? Est-ce que ma vie me satisfait pleinement ? Il me semble que je fais fausse

route. Qu'il y a un autre chemin... Et si j'avais pas marié ma femme, si je n'avais pas d'enfants...

Il se sent enfermé, pour ne pas dire emprisonné.

Je me demande si j'ai assez profité de la vie, si j'en profite assez maintenant et si je vais assez en profiter plus tard. On dirait que je me suis installé dans la routine avec défense d'en sortir. Quand on est rendu à aller voir des blockbusters au cinéma pour éprouver des sensations fortes, c'est grave ! Pourquoi les humoristes ont tant de succès auprès des couples mariés ? Moi, je pense que, quand t'es marié et que t'élèves des enfants, tu ris plus, jamais, tu chicanes ! Élever des enfants sans les chicaner, ça relève du miracle. Est-ce que je me suis marié pour faire l'amour une fois par semaine, le dimanche à quatre heures ? Est-ce que j'ai fait des enfants pour qu'ils critiquent tout ce que je dis ou fais ? Je suis rendu que je doute de mes choix de vie ; le mariage, la paternité, le commerce.

La crise de la quarantaine le frappe en plein corps.

Il se sait en crise, mais il ne sait pas comment en sortir. Il ressent un puissant besoin de changement.

J'ai essayé de changer d'auto, ma femme a pas voulu, je me suis abonné pour un an au gym, ça n'a rien donné, j'ai cessé de m'y rendre au bout d'un mois. Quant à la famille : les enfants sont fins jusqu'à sept ans, après les parents de leurs copains sont toujours meilleurs. L'amour ? J'ai une femme merveilleuse, parfaite, une perle. Elle s'occupe de tout ce que je n'aime pas faire. C'est une bonne épouse, une bonne mère, je ne pourrais pas demander mieux. Je l'aime énormément, sauf qu'après la naissance de Victor, sept mois après le mariage, la passion a pris le bord. La passion qui rend aveugle, la passion qui nous fait décoller les pieds de la terre pour atteindre le septième ciel.

Pour se consoler, il revient à sa recette trouvée dans un livre de psycho-pop, *Count your blessings*, alors il fait une compilation de ses petits bonheurs. Il récapitule à mesure dans sa tête. Il coche.

J'ai... une femme, ma belle Ariane, grande, mince, sexy, blonde teinte, mais moi seul le sais, douce, pas soumise, une femme de tête et de cœur comme il ne s'en fait plus ; une femme d'une autre époque avec une apparence de vedette de cinéma. Pas de drame entre nous à propos de l'égalité entre homme et femme, du partage des tâches. On se complète. Elle vient d'un milieu défavorisé, ça fait qu'elle n'est pas gâtée pourrie. Elle est reconnaissante de m'avoir comme mari. La reconnaissance des femmes, c'est une vertu perdue. Elle apprécie la belle vie que je lui apporte. Il n'y en a plus, des femmes comme elle. Et elle m'aime. Moi aussi je l'aime... Ça doit ; je suis là après tout ce temps. Mais oui je l'aime, enfin je me vois pas avec une autre femme qu'elle. Ça doit être ça, l'amour après quinze ans de mariage. C'est sûr qu'il s'est établi une certaine routine dans notre couple, mais j'haïs pas ça, moi, la routine. À condition de fantasmer...

J'ai... deux enfants. Par chance, j'ai le couple, un garçon de quatorze ans – ben oui, la mère était enceinte quand je l'ai mariée –, une fille de dix ans, de beaux enfants intelligents, bien élevés, même si des fois...

Ben oui, je l'ai mariée « obligé », comme dit papa, qui exigeait que je prenne mes responsabilités. Je le sais pas si je l'aurais mariée si elle n'avait pas été enceinte. Moi je voulais l'avortement. Pas elle. Mais quand je vois Victor si brillant et si avancé pour son âge, je suis content qu'Ariane ait tenu son bout.

J'ai... une maison préhéritée de mon père : deux étages, une piscine, des laitues dans les bacs à fleurs, des fauteuils en faux rotin et un immense barbecue au

gaz propane et au charbon de bois. Tout ça sur une terrasse en bois traité qui a coûté un bras à mon père.

J'ai... mon père. J'ai la chance d'avoir un père généreux, mais encombrant, haïssable, qui me traite encore comme si j'étais un adolescent. J'ai... une mère, absente, syndicaliste et féministe qui court les assemblées de je-ne-sais-quoi : chose certaine, elle est jamais là. Mon père dit que la maison lui brûle les fesses. Je suis même pas sûr qu'elle était si contente que ça de m'avoir. C'est mon père qui m'a élevé. J'admire ma mère comme femme, mais comme mère, je l'ai pas assez côtoyée pour me faire une idée.

J'ai... une carrière. Être gérant du magasin de mon père, est-ce bien une carrière ? Une carrière, c'est être docteur. J'aurais tant voulu faire des études en médecine, mais comme j'ai peur du sang... J'aime mon métier de vendeur parce que je travaille avec des êtres humains et j'aime les gens. J'aime communiquer, partager, et mon métier de vendeur me permet de connaître des gens passionnants parce que passionnés par un sport.

J'ai... tout pour être heureux et je ne le suis pas.

Je veux l'amour.

Il l'a, l'amour. Ça, il l'a. S'il a une certitude, c'est que sa femme l'aime, et ça devrait venir en premier sur la liste de ses bonheurs. Il a en plus celui de ses enfants, de son père, de sa mère, de ses employés, de ses clients.

Je suis l'homme le plus aimé sur la terre et pourtant je ne me sens pas comblé par cet amour. J'ai un manque, un vide à remplir. Pourtant, je suis un homme respecté et il est même question qu'à la demande générale je me présente comme maire de la petite ville où j'habite, je suis déjà conseiller municipal.

J'ai la chance de ressembler à Johnny Depp ; c'est ce qu'on me dit. Moi, je pense que je suis plus beau que lui, en tout cas plus grand. J'ai pas de mérite, je ne fais

rien pour ça. J'ai de la personnalité : ce qui distingue mon petit magasin de sport des autres plus gros, c'est moi. Mes clients achètent chez moi pour moi, pour mes connaissances en sport, pour ma serviabilité, mon honnêteté, ma bonne humeur, mon charme, disons le mot. J'en suis conscient et je m'en vante pas. C'est comme ça, faut être réaliste : je connais presque intimement les anciens clients et je google les nouveaux afin de mieux les accueillir et les servir. J'aime le monde et le monde m'aime ; il y a juste moi qui ne m'aime pas.

Bon mari, bon père, bon fils, travaillant en plus d'être un pas pire beau garçon en pleine forme physique, qu'est-ce que je peux vouloir de plus ?

Être moi-même, calvaire !

Il arrête le moteur du tracteur à gazon, regarde sa montre Rolex *made in China*. Ses rêveries lui ont fait oublier son horaire du dimanche. C'est l'heure d'effectuer un plongeon dans la piscine creusée, de faire dix allers-retours à la brasse puis de passer sous la douche pour enlever le chlore de son corps. Ensuite, il va s'enduire de crème solaire – de la soixante sur le visage, et de la vingt sur les bras et les jambes –, puis il enfilerá son bermuda et son t-shirt griffé, allumera le barbecue pour s'attabler à une heure pile, heure du repas dominical, et mangera les sempiternels hamburgers de plus en plus secs depuis qu'on a peur de tout ce qui est saignant. À deux heures, ce sera le moment de se glisser dans les belles chaises de faux rotin pour lire sur son iPad *La Presse+*, *Protégez-vous*, *Le Journal de Montréal*, parcourir ses courriels, googler un peu, passer le reste du temps sur Facebook avec ses 1283 amis en sirotant un thé glacé.

Et comme chaque dimanche à quatre heures, il ira faire la sieste avec sa femme. Une fausse sieste parce que, depuis l'arrivée des enfants, Simon et Ariane font l'amour

de quatre à cinq heures chaque dimanche après-midi, beau temps mauvais temps, qu'ils aient le goût ou pas. Une heure, c'est le temps alloué au sexe dans la semaine, programmé sur leurs téléphones intelligents. Une heure, ni plus ni moins, préliminaires, acte et sieste compris.

Il aurait souhaité un peu plus de spontanéité dans sa vie sexuelle, mais les deux conjoints travaillent, ils ont des enfants, et en plus ils s'occupent de Clément, le père de Simon, qui, même s'il est autonome, exige du temps, et de sa mère quand ils l'attrapent entre deux séances de bénévolat.

Une heure de sexe par semaine, c'est déjà bien après quinze ans de mariage. Non ? Oui ? Bien sûr, je pourrais déroger aux règles et faire l'amour quand ça me tente, mais le soir Ariane est trop fatiguée, et moi le matin je suis trop pressé. Une heure par semaine, c'est déjà mieux que la plupart de nos amis en couple.

Le couple se considère même comme chanceux de trouver ce trou dans son horaire surchargé, même si l'obligation de « performer » au lit envers et contre tout est un peu agaçante.

Après avoir effectué les gestes habituels de sa routine du dimanche, Simon appelle les enfants :

— Victor, Hortense. Quatre heures !

Victor, qui jouait dans la rue au hockey bottine avec les voisins, s'arrête pile. Leur père si doux d'habitude a pris sa grosse voix du dimanche.

— Victor, Hortense. Quatre heures !

Ce « quatre heures » tombe comme une pluie torrentielle au milieu d'une journée ensoleillée.

— Papa ! On joue, là !

— Victor ! Hortense !

— Nos amis, eux autres...

— C'est pas négociable !

Contrariés, les jeunes rentrent à la maison en se traînant les pieds, surtout Victor, qui en a marre de se faire traiter comme un bébé alors qu'il est presque un adulte.

Hortense réplique :

— Pourquoi faut toujours rentrer quand on s'amuse, p'pa ?

— Tu veux toujours qu'on joue dehors, là qu'on fait ce que tu veux, tu nous fais rentrer pour regarder un film. T'es pas cohérent.

Ça, c'est du Victor tout craché.

— Je veux que vous vous tranquillisez avant le souper. Nous, on fait la sieste pour se calmer justement. À moins que vous préféreriez faire la sieste chacun dans votre chambre.

Être moi-même, ce serait d'être capable de dire la vérité à mes enfants. « Papa et maman s'en vont faire l'amour dans leur chambre, c'est pour ça, le film, pour que vous nous laissiez tranquilles une heure. » On leur ment depuis longtemps. Et on se surprend quand eux ne disent pas la vérité.

Le poulet cacciatore cuit dans la mijoteuse Ricardo. Simon monte à sa chambre.

Hortense, en boule sur le sofa de cuir du sous-sol, suce son pouce. Ce qu'elle fait rarement devant son grand frère, gardant ce plaisir pour le soir dans sa chambre avant de s'endormir. Mais quand elle se sent victime d'une injustice, elle tète son pouce comme d'autres fument ou mangent du chocolat. Elle fulmine.

C'est encore un film de garçons ! Toujours des films de garçons. Pourquoi, mon frère, c'est toujours à lui de choisir le film ? Parce qu'il est né quatre ans avant moi ? À moins que ce soit parce qu'il est garçon et moi fille, et que les garçons, c'est plus important que les filles ?

Pour se consoler, elle attaque son frère.

— Je vais le dire à papa que tu choisis toujours des films que j'aime pas.

— Je vais le dire à maman que tu sucés ton pouce.

— Si tu le dis, je vais dire que t'es amoureux de Tia à ton école.

— Je suis pas amoureux.

— Je t'ai vu...

— T'as vu quoi ?

— Tu le sais.

— Non, je le sais pas.

— Des choses...

— T'as rien vu parce qu'il s'est rien passé entre Tia et moi.

Il ment, bien sûr. Il tient la main de Tia, la seule fille qui s'intéresse à lui, dès qu'il le peut, et il l'embrasse.

— Même si je l'avais frenchée, qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Je vais lui dire que tu l'as forcée à t'embrasser. Puis quand une fille dit non, c'est non !

Cette phrase, c'est sa grand-mère qui l'a imprimée dans sa tête en la lui répétant depuis sa naissance. Simon l'a apprise de sa mère. Il a une peur bleue des prédateurs pour sa fille. Il connaît les hommes... il en est un.

— Qui te dit qu'elle a dit non ? Qui te dit que c'est pas elle qui m'a frenché ? Hein ? Hein ? Hein ?

Comme son frère est plus vieux, il est plus astucieux et il en profite. Hortense ne sait que répéter :

— Je vous ai vus, bon, c'est toi qui as sauté sur elle.

— Tu m'as pas vu.

— Je t'ai vu.

— Alors t'as mal vu, c'est elle qui s'est jetée sur moi.

Puis je peux pas dire non, je suis pas une fille, moi.

— ...

Hortense a le bec cloué par le raisonnement fallacieux de son frère.

« JE ME SENS PRIS À LA GORGE, ÉTOUFFÉ
PAR LA CULPABILITÉ. J'ÉTAIS MALHEUREUX
PARCE QUE JE NE SAVAIS PAS QUI J'ÉTAIS,
MAINTENANT QUE JE LE SAIS, C'EST PIRE. »

Ariane et Simon, quarante ans, vivent en banlieue avec leurs deux enfants et ils ont tout pour être heureux. L'arrivée de Larry fera basculer la petite vie bien rangée de Simon et de ses proches. Comment réagira Ariane devant l'infidélité de son mari, elle, si amoureuse de lui depuis quinze ans ?

Tout comme elle l'avait fait pour sa série de dramatiques *L'Amour avec un grand A*, Janette Bertrand affronte les tabous et ose en parler. C'est une histoire moderne et audacieuse, du Janette Bertrand tout craché !

JANETTE BERTRAND a beaucoup écrit : journalisme, romans, essais, ainsi que de nombreuses dramatiques pour la télévision, qu'elle a créées et animées dans le but de faire tomber les préjugés et les tabous. L'importance de cette grande communicatrice et auteure prolifique a été maintes fois soulignée par de prestigieux prix et distinctions, dont le titre de grande officière de l'Ordre national du Québec.


Groupe
Livre
QUÉBECOR

ISBN 978-2-89295-452-4

